

presque grand homme, et traître presque deux fois, solitaire et malheureux toujours.

Si vous le pénétrez profondément, vous apercevrez son « individualisme » exaspéré. Charles de Bourbon eut une indépendance et une ambition exceptionnelles dans une situation exceptionnelle, qui ne permettait ni cette indépendance, ni cette ambition. Il était un « homme de premier ordre » parmi de vaillants capitaines un peu sots. André Lebey vous dira : « Ce grand caractère n'atteignait toute sa valeur que là où les autres eussent faibli ; un fond mouvementé, tragique et violent était nécessaire à sa silhouette hautaine ; elle y apparaissait comme dans un naturel décor. » François I^{er}, roi de belle mine, de haute taille, de large encolure et glorieux ne pouvait comprendre ce caractère là. Charles-Quint ne le pouvait souffrir. Parce qu'il naquit trop puissant cet ambitieux maladif, capable de réaliser toutes ses ambitions, fut voué à tous les malheurs...

Que de « scènes » en cette vie de héros de drame historique ! André Lebey nécessairement les esquisse toutes, lui qui ne peut ici les animer en dialogues. C'est l'amour, vraisemblable, de la mère de François I^{er}, de Louise de Savoie pour le connétable. C'est ensuite la haine implacable de cette vieille femme dédaignée — et cupide — contre le possesseur de tant de biens. Ce sont les progrès dans une âme tourmentée de la tentation de trahir. Ce sont les préparatifs par un esprit calculateur d'une trahison à nulle autre pareille. C'est l'échec par suite de circonstances médiocres de cette trahison grandiose, qui, sur le trône de France, pouvait substituer le connétable à François I^{er}. C'est la fuite du seigneur le plus puissant de France, qui est contraint de quitter son pays comme s'il s'évadait d'une prison. Enfin, c'est l'épopée de la vengeance : Bourbon vainqueur de François I^{er} à Pavie n'obtenant pas les réparations qu'il espère, en proie à toutes les hostilités jalouses, impatient des contraintes, cherchant furieusement à se créer une souveraineté pour affirmer sa supériorité et s'en allant mourir d'une mort pathétique sous les remparts de la Ville Eternelle...

André Lebey n'oublie aucune de ces scènes et son récit, esclave allègre du document, se meut avec animation. Le romancier prête à l'historien tous les services que celui-ci peut réclamer de lui. Et l'histoire du connétable de Bourbon par André Lebey est, au demeurant, une belle œuvre (1).

J. ERNEST-CHARLES.

(1) Je veux, au moins en note, faire un reproche au romancier, au poète, au « littéraire » qui persistent en l'historien. Ce livre de 448 pages compactes n'est suivi d'aucune table des matières même sommaire. Il est divisé en 4 parties seulement qui ont des titres de chants d'épopée : *Espérance*. —

RICHARD WAGNER ET LE POÈTE GEORGES HERWEGH (1)

A mesure que nous nous éloignons de cette époque de 1848-1849, qui fut pour l'Europe entière une ère de bouleversement dont les résultats sont encore sensibles après un demi-siècle, les acteurs du drame multiple qui se joua alors en font connaître, soit d'eux-mêmes, soit par l'intermédiaire de leurs descendants ou de leurs amis, mainte circonstance, hier encore ignorée ou déjà tombée dans l'oubli.

L'Allemagne impériale moderne peut facilement retrouver ses origines dans le grand mouvement de 1849 « pour la Liberté et l'Unité allemande » : tous ceux qui ont contribué plus tard à sa fondation se sont trouvés, il y a un demi-siècle, d'un parti ou d'un autre, soit dans la politique, soit dans les armes. La Révolution terminée, l'alliance des trois royaumes conclue, de toutes parts les vaincus durent s'exiler. La plupart, la France leur étant fermée par ordre de Louis-Napoléon Bonaparte, gagnèrent la Suisse, comme naguère leurs coreligionnaires français, et de là se répandirent par le monde, particulièrement en Amérique.

L'insurrection de Dresde ayant été réprimée le 10, avec le secours des armes prussiennes, Richard Wagner parvint à Zurich le 20 mai 1849, après dix jours de fuite. Il se rendit bientôt à Paris, où il resta environ six semaines (2) et, au commencement de juillet, s'installait définitivement dans la ville de Zwingli et de Klopstock. Il devint, en octobre, citoyen zürichoïse. Sa femme, qu'il avait laissée à Dresde dans la situation la plus misérable, vint alors le rejoindre, grâce à l'appui généreux de Liszt, qui se montra, dans ces circonstances extraordinairement difficiles, comme toujours d'ailleurs, d'un dévouement au-dessus de tout éloge.

Pendant les premières années de son séjour à Zurich, Wagner s'occupa surtout de littérature. En même temps il faisait, devant un auditoire choisi, des conférences sur l'art dramatique, préparant son ouvrage *Oper und Drama* ; il dirigeait plusieurs concerts de la Société de musique et, tout un hiver, fut en relations suivies avec l'*Actientheater* de Zurich,

Onnis spes in ferro. — Victoire ou mort. — Spes in luctu. — Les références au bas des pages sont assez nombreuses et toujours précises, mais elles se rapportent souvent à des ouvrages de seconde main ou même de pure vulgarisation. On lira ce livre avec joie. Tel qu'il est, on ne pourra guère le consulter.

(1) D'après les souvenirs de M^{me} Emma Herwegh, décédée à Paris, le 24 mars dernier, à l'âge de 87 ans, et d'après plusieurs autographes vendus à Berlin les 19 et 20 mai 1904.

(2) C'est pendant ce mois de juin que Wagner écrivit sa brochure *l'Art et la Révolution*, qu'il destinait au *Constitutionnel*.

dont ses élèves, Hans von Bülow et Carl Ritter, étaient alors chefs d'orchestre.

La petite ville universitaire qu'était Zürich à cette époque avait beaucoup profité de l'écrasement de la Révolution allemande, qui lui avait amené de très remarquables professeurs. Wagner se fit des amis parmi eux; il fréquentait Gottfried Semper, qui avait été son compagnon de révolution et, après un séjour à Londres, devint professeur d'architecture au Polytechnikum en 1853; le physiologiste Moleschott, le juriste Osenbrüggen, le botaniste Oken, le philologue Köchly, Louis Theodor Mommsen, et, en particulier, le germaniste Ettmüller, à Zürich depuis 1833, qui fut, pour le futur auteur du *Ring des Nibelungen* un professeur et un ami. C'était un Saxon étrange, grand et sec, à la barbe flottante, qu'on voyait toujours avec un pourpoint et une barrette à la vieille mode allemande. Le compositeur suivit avec attention, pendant quelque temps, ses conférences et prit avec lui des leçons particulières sur l'*Edda*, sur l'allitération et sur diverses matières s'y rattachant.

Le projet avorté de ce *Wieland le Forgeron*, pour lequel le compositeur avait entrepris son voyage de Paris, serait dû à l'initiative d'Ettmüller.

Wagner eut d'autres relations amicales en dehors du monde académique. Les hommes de 48 tels que Johannes Scherr, Seeger, Rollett, Jacob Venedey, l'écrivain militaire Wilhelm Rüstow, avaient, eux aussi, trouvé asile à Zürich. Le journaliste hambourgeois, François Wille, et sa femme Eliza, fille du riche armateur Slomann, s'y étaient installés, au bord du lac, dans la propriété de Mariafeld qui devint bientôt le rendez-vous des Zürichoïses amis de la littérature, des arts et de la liberté. Le poète suisse, Gottfried Keller, les musiciens Heim et Baumgartner fréquentaient aussi les cercles allemands. Mais, à côté de Wagner, la personnalité la plus éminente de cette société était celle du poète Georges Herwegh qui, expulsé de France après l'insuccès de sa « légion démocratique », vint à Zürich, par Genève, en 1858. Il fit bientôt la connaissance du compositeur, qui se lia avec lui de la façon la plus amicale (1).

Wagner, à cette époque, venait de terminer, après ceux de *Siegfried* et de la *Walküre*, le poème du *Rheingold*. Il lut le tout, d'abord à Mariafeld, puis à Zürich même, devant un public d'invités. Le succès fut douteux. Semper trouva l'ensemble effrayant (*furchverlich*); Gottfried Keller déclara que c'était « du pur Ettmüller ». Herwegh n'assista qu'à la première séance et se plaignit, dans une conversation

avec Wagner, de quelques invités qui lui étaient peu sympathiques. Peu après, il recevait un exemplaire du *Ring des Nibelungen*, que Wagner avait fait imprimer à ses frais, avec cette dédicace autographe :

« A mon ami Georges Herwegh
Comme continuation de Richard Wagner.
Zürich, février 53 ».

La lettre suivante accompagnait l'envoi de la brochure :

« Excellent ami,

« Je ne suis nullement fâché de votre absence de mes lectures, mais tout au plus de votre absence de ma maison — car je suis tellement affaibli que je ne puis presque pas sortir et, quand je fais une petite promenade, les damnés trois étages de l'hôtel de Herwegh m'effraient littéralement. A ce propos, je me suis demandé s'il n'y avait pas aussi loin de chez moi chez vous, que de chez vous chez moi.

« Entre parenthèses, les gens qui vous ont choqué n'étaient pas invités par moi, mais amenés par d'autres. — De plus, mon imagination avait bien meilleur jeu devant ce public plus grand et plus visible pour moi, que devant celui malheureusement trop visible de la famille Wille. Je me suis trouvé, grâce à mon illusion, très bien disposé.

« Ci-joint votre exemplaire.

« Adieu !

« Votre R. WAGNER.

« 23 février 1853. » (1)

Le sujet, long et mystique, sa forme inaccoutumée, ne disaient rien au poète, et cependant il ne doutait pas que le génial musicien ne réussît à rendre naturel et coulant, par les flots harmonieux de la symphonie, ce « monceau d'allitérations ». La brochure produisit la même impression défavorable sur M^{me} Herwegh.

Emma Herwegh était venue, avec ses enfants, rejoindre son mari à Zürich, en passant par l'Italie; sur le coteau de Zürichberg, d'abord au Kirchbühl, puis sur le Sonnenbühl, les Herwegh se créèrent un intérieur charmant. Là, dans le petit salon tapissé de tentures, surnommé par Liszt « la tente royale »,

(1) L'envoi du poème à Liszt, fait le 11 février, était accompagné d'une longue lettre où Wagner disait : « Tu le vois, mon poème est terminé; le voilà donc composé et imprimé, et cela à mes frais et à peu d'exemplaires seulement, que je veux offrir à mes amis afin que, si je viens à mourir pendant que je continuerai ce travail, ils aient reçu mon legs d'avance... C'est avec une certaine satisfaction mêlée d'inquiétude que j'ai fait faire en cachette (afin de n'être pas arrêté par les représentations qu'on aurait pu me faire) cette impression dont tu trouveras la tendance précise indiquée dans la note qui la précède; j'en ai fait tirer un petit nombre d'exemplaires seulement... » (*Corresp. entre Wagner et Liszt*, trad. Schmitt, Breitkopf et Haertel, édit., I, p. 221.)

(1) Il ne faut pas oublier non plus les connaissances que fit Wagner parmi les réfugiés français tels que Challemeil-Lacour qui, professeur au Polytechnikum, traduisit les *Quatre Poèmes d'Opéra* (1861).

Wagner, accompagné de sa première femme, Minna Planer, venait souvent. C'est là aussi que, pour la première fois, le poète compositeur fit connaissance avec la philosophie de Schopenhauer, qui devait exercer sur lui et sur son œuvre, une impression si profonde. Un jour, sur le bureau d'Herwegh, il trouva les *Parerga et Paralipomena*, qui venaient de paraître. Il ouvrit le livre et soudain se mit à rire aux éclats ; il était justement tombé sur le chapitre contre les femmes. « Il faut qu'il ait connu Minna, celui-là ! » s'écria-t-il ; il continua sa lecture, plus loin et encore plus loin et, comme il se hâtait, car il était tard, de rentrer chez lui, il commanda en passant, à la librairie Meyer et Zeller, tout ce qui avait déjà paru de l'œuvre de Schopenhauer. A partir de ce moment, ce philosophe fut son « dada », à tel point que, avec ses farouches interprétations, il mettait ses amis en fuite, surtout Herwegh qui, faisant en même temps de la politique en philosophie, préférait Feuerbach à Schopenhauer. Il usa encore des bons offices de son ami en une autre occurrence. Herwegh, philologue et polyglotte, parlait admirablement le français et l'anglais, et préférait la lecture d'un dictionnaire à celle du roman le plus intéressant ; Wagner, au contraire, ne savait que le français, et d'une façon pitoyable, avec un terrible accent saxon ; il étudia la philologie avec Herwegh et bientôt par ses essais de « culture des racines étymologiques », il devint la terreur de ses amis et tout d'abord de son excellente et vaillante femme, qui accusait Herwegh de rendre fou son mari, déjà passablement brouillon. Wagner, énervé, passait sa colère sur sa femme en querelles désagréables, terminées régulièrement par un tiers qui, avec le chien Peps, était le favori de ce ménage sans enfants : un perroquet qui sifflait avec une précision remarquable cinq mesures de la *Neuvième* de Beethoven, et à qui M^{me} Minna avait enseigné ce compliment qu'il criait à tue-tête : « Richard Wagner est un méchant homme ! »

*
* *

Les 18, 20 et 22 mai 1853 eurent lieu, à l'ancien théâtre de Zürich, les mémorables concerts wagnériens que le maître dirigea lui-même. L'orchestre avait été porté à 72 exécutants, au moyen de renforts venus de Weimar, de Wiesbaden, de Francfort et de différentes villes suisses et rhénanes ; les associations chorales de Zürich et des environs, formant un ensemble de 150 chanteurs et chanteuses, y prirent part. Le public accourut de toute la Suisse. Le programme était exclusivement wagnérien (1).

(1) « C'était une entreprise insensée de créer un orchestre

Le succès en fut grand : M^{me} Herwegh le constatait en ces termes : « L'action de Wagner sur l'orchestre et les chœurs était électrisante, et le résultat artistique fut tellement stupéfiant que moi, qui étais encore sous l'impression neuve du merveilleux ensemble orchestral du Conservatoire de Paris, dirigé par Habeneck, je fus étonnée de voir quelle haute manifestation d'art un chef d'orchestre pouvait tirer d'éléments plutôt faibles, et dont la majorité était composée de dilettanti. Celui qui a assisté à ces séances inoubliables pouvait croire qu'on avait réuni là des forces de premier ordre ; tel était l'enthousiasme des assistants que l'un des nôtres, qui n'aimait et ne comprenait guère la musique, allait pendant les entr'actes, accompagné d'un domestique portant des corbeilles de fleurs magnifiques, de loge en loge, et faisait jeter des bouquets sur la scène. Le triomphe de Wagner fut incontesté et mérité. »

Fatigué par la préparation de ces concerts, Wagner dut, sur les conseils des médecins, partir pour Saint-Moritz, dans le canton des Grisons ; il était accompagné de Herwegh, de « Saint-Georges », comme il l'appelle plaisamment dans ses lettres à Liszt. Les deux amis restèrent environ un mois à Saint-Moritz. A cette époque, les Wagner demeuraient au Zeltweg, au pied du Zürichberg, dans un faubourg de la ville construit de jolies villas. M^{me} Wagner tenait la maison en hôtesse aimable et souhaitait la bienvenue à tous les visiteurs, surtout à ses compatriotes saxons, les Ettmüller et les Semper. Au début de juillet, Liszt vint, accompagné de la princesse Wittgenstein, passer quelques jours à Zurich ; il y fréquenta beaucoup Wagner et Herwegh qu'il avait l'un et l'autre connus à Paris, et, sous la « tente royale », on joua, on chanta, on fit des lectures. Liszt louait surtout le texte de la *Walküre*, mais critiquait la scène de la dispute entre Wotan et Brünnhilde, scène dont le manque de proportions, en expression et en durée, révoltait son cœur chevaleresque. Il soutenait qu'il était impossible, même à un dieu, de se disputer aussi longtemps avec une femme, et que le public ne l'approuverait pas. Mais Wagner était inébranlable et refusait de faire aucune concession. « Oui, oui, remarquait Herwegh, Wagner a puisé cela dans son cœur, n'est-ce pas, M^{me} Minna ? » Emma Herwegh chuchotait à l'oreille de Liszt : « Laissez-le donc, le public n'est pas, pour Wagner, un facteur appréciable. Quand la musique sera faite, les lon-

de 70 exécutants, dont il ne se trouvait sur place que 14 musiciens pouvant servir. J'ai mis au pillage toute la Suisse et tous les Etats limitrophes jusqu'à Nassau. Il a fallu pousser la garantie de la recette jusqu'à 7.000 francs pour couvrir les frais, et tout cela pour que je puisse entendre une fois jouer par un orchestre le prélude de *Lohengrin* ! » (Wagner à Liszt, 9 mai 1853.)

guez disparaitront d'elles-mêmes. » L'avenir lui a donné raison.

*
**

En mai, le *Rheingold* terminé, Wagner convoqua ses amis afin d'avoir leur opinion sur son œuvre nouvelle. Herwegh reçut alors ce billet :

« Lundi matin.

« Cher ami,

« S'il est encore possible que tu deviennes l'ami quotidien de la maison de M. Hubert, viens donc passer (avec ta femme), la soirée de jeudi chez nous : ce sera — à moins que les Wille ne puissent venir, la soirée que j'avais projetée depuis longtemps.

« Je te prie de parcourir rapidement la pièce ci-jointe de Karl Ritter (1). Tu lui ferais plaisir, en ce faisant, car j'ai à me reprocher d'avoir, contre son désir, gardé la pièce pendant un an avant de te la donner. Je compte te voir demain afin que tu me rendes cette pièce que je voudrais communiquer à Semper.

« Adieu, voyeur de fantômes. R. W. ».

Le fantôme redouté par Herwegh était Jacob Venedey (2), le Kobes de Heine, qui se trouvait alors à Zurich. Et le compositeur n'étant rien moins que certain qu'Herwegh viendrait le lendemain, il lui dépêcha cette seconde invitation en forme de calembour :

« Madame Herwegh,

Molto bello,

Sehr schön,

Très bien.

.....Jeudi donc.

« *Wille und Vorstellung.* » (3)

L'audition eut lieu, et Herwegh fut d'avis qu'en fait, les allitérations étaient rendues plus acceptables grâce à la musique sublime qui les accompagnait. Sa femme écrit à ce sujet :

« Wagner, au piano, exécutant le drame sublime qu'il venait de composer, le jouant, le chantant, le commentant, produisait une impression des plus étranges. Alors, ce petit homme au nez crochu, au menton de vieille femme, avec son accent comique, disparaissait, et nous ne voyions plus que le génie qui brillait dans ses yeux, son enthousiasme et les personnages surhumains dans une mer d'harmonie ».

Wagner, dès cette époque, projetait son théâtre

modèle, qu'il eût élevé pour faire représenter ses œuvres, soit à Zurich, soit peut-être dans le voisinage plus immédiat de la frontière allemande, près de Bâle. Et, fait généralement ignoré de ses biographes, il chercha à obtenir, au début de l'année 1854, la direction de l'*Actientheater* de Zurich. Mais un autre directeur fut élu, dont on n'eut guère à se louer. Néanmoins Wagner n'en garda pas rancune à ces messieurs, et se déclara même disposé à s'occuper de la mise en scène de *Tannhäuser*. Avec son énergie accoutumée, il mena l'entreprise à bonne fin, et le succès couronna ses efforts. Tous les amis, une fois encore, furent convoqués.

Herwegh reçut ce billet :

« 1855.

« Je vous invite, toi et ta femme, à assister demain à *Tannhäuser*, dans la grande loge du milieu dont quelques places ont été mises à ma disposition. Au cas où tu aurais déjà pris des billets, essaie de t'en débarrasser.

« Je te reverrai demain après-midi chez toi.

« Ton R. W. ».

Le 17 février, devant une salle comble, *Tannhäuser* fut pour la première fois représenté à Zurich. Le succès fut caractéristique : l'œuvre fut jouée quatre fois, chose qui ne s'était pas encore vue dans cette ville, peu importante alors. Ce résultat encouragea Wagner au travail, et la composition de la *Walküre* fit des progrès gigantesques. Malheureusement, l'année suivante (1856) lui fut peu favorable ; il fut malade pendant l'été.

Le 22 octobre, à l'hôtel Baur, au Lac, on fêta le quarante-sixième anniversaire de sa naissance. Une nombreuse assistance fut invitée : on y donna la première audition de la *Walküre*. Wagner, Liszt (1) et la femme du chef d'orchestre Heim, qui était douée d'une voix admirable, interprétèrent l'œuvre. Le succès fut grand et sincère. Après le concert, Wagner porta un toast à Liszt, qu'il termina par ces mots : « Tout le monde connaît le musicien, mais seul je connais ce que vaut l'ami », belles paroles qui étonnèrent d'autant plus les assistants que la reconnaissance était la moindre vertu de Wagner.

En novembre, il reconduisit Liszt jusqu'à Saint-Gall, où tous deux donnèrent le 23 un concert dans le programme duquel figuraient des fragments de Gluck, des œuvres symphoniques de Liszt, et l'*Héroïque* de Beethoven.

Les Herwegh assistaient à ce concert. Liszt regagna ensuite Weimar. Wagner, rentré à Zurich, se mit à la composition de *Siegfried*, dont le second

(1) Karl Ritter (1830-1891) était un élève de Schumann ; musicien des mieux doués, il était aussi écrivain ; il a laissé comme tel une *Théorie de la Tragédie allemande* et des drames.

(2) Jacob Venedey, publiciste, né à Cologne en 1805, membre du Parlement de 1848-1849 ; mort à Oberweiler en 1871.

(3) Allusion à l'ouvrage de Schopenhauer, *die Welt als Wille und Vorstellung*.

(1) Il vint passer quelque temps à Zurich avec la princesse Wittgenstein et sa fille Marie.

acte fut achevé dès l'été suivant. Soudain, il déclara qu'il ne pouvait plus travailler dans la maison qu'il avait habitée jusqu'alors, parce qu'un serrurier, qui s'était installé dans le voisinage, l'énervait du bruit de ses limes et de ses marteaux. Ennuyé, Wagner prit le maître serrurier à part : « Mais, brave homme, lui dit-il, cessez donc vos bruits. Je ne peux pas travailler dans ces conditions-là. » Le travailleur hausant les épaules riposta : « Monsieur le maître de chapelle, vous battez bien la mesure et je ne vous en empêche pas. » Et, comme ce brave Suisse ne voulait rien entendre, Wagner dut se mettre en quête d'un autre domicile.

Un de ses amis lui donna un bon conseil ; dans le faubourg d'Enge, près du lac, un wagnérien allemand-américain, le grand industriel Otto Wesendonck, possédait une vaste propriété (1). Il habitait avec sa femme et ses enfants une villa magnifique, près de laquelle se trouvait un beau logis d'intendant inhabité. Le propriétaire le fit rapidement aménager et le mit à la disposition du maître, qui accepta l'offre sans se faire prier. Quelques jours après, M^{me} Minna, son mari, Peps et le perroquet s'installèrent et, pour Wagner, commença une vie heureuse et sans souci, sous la protection de ce magnanime Mécène qui, du reste, en d'autres circonstances, aida Wagner d'une façon princière. Les lignes suivantes sont un témoignage de son « opulence » d'alors :

« Cher Herwegh,

« Je vois qu'il me faut t'envoyer une invitation en règle pour t'attirer dans ma retraite. Je te prie par la présente de venir avec ton excellente femme passer la soirée de dimanche chez nous. Ne viens pas tard, je veux dire vers les six heures, afin que vous puissiez vous rendre compte de notre « opulence »

« Bonjour cordial, de ton

« RICH. WAGNER.

« Enge, 5 juillet 1857. »

Dans ce brillant intérieur, le maître fit preuve d'une activité étonnante. C'est là que naquit cette œuvre prodigieuse dont il croyait que, n'exigeant pour son interprétation que peu de chanteurs et pas de choristes, elle conquerrait du coup les scènes allemandes : *Tristan et Isolde*.

Dès l'automne de 1857, la composition commençait, et avant la fin de l'hiver, le premier acte était déjà composé et instrumenté. Wagner brûlait de faire entendre sa nouvelle œuvre à ses amis et, une fois encore, des invitations furent lancées, les convoquant pour une soirée à la villa Wesendonck. Les Herwegh, Semper, Gottfried Keller et les Wille y

(1) Les lettres de Wagner à Otto Wesendonck ont été publiées en 1900 ; celles qu'il adressa à sa femme (décédée en 1902, à Berlin), l'ont été tout récemment. C'est un des documents les plus curieux pour la psychologie de R. Wagner.

répondirent avec empressement. Après la lecture du texte, Wagner exécuta au piano le prélude de *Tristan*. Il est probable que la lecture trop longue qui avait précédé l'exécution de ce morceau en diminua l'effet, car il n'obtint pas le succès que le compositeur en attendait. Seule, une fervente du maître en fut enthousiasmée et mit à Herwegh le couteau sous la gorge en lui demandant ce qu'il en pensait. « Madame, répondit le poète conciliant, une seule audition ne permet pas de juger une telle œuvre. » Là-dessus, la dame qui attendait une réponse en harmonie avec son enthousiasme, s'en tira avec ces mots pathétiques, mais insignifiants : « Certes, c'est une de ces œuvres profondes... » Sans aucun doute, le drame, à la fois long et lyrique, avait produit une impression étrange sur les auditeurs et leur avait déplu en même temps. En rentrant chez soi, sans le moindre égard pour Wagner et son hospitalité, chacun exprimait sa désillusion. M^{me} Herwegh disait qu'il lui semblait s'être promenée durant des heures sur un chemin plein d'ornières et le poète, profondément abattu, remarquait : « Cela me fait aussi cette impression. » Keller était également déprimé et grommelait son assentiment tout le long du chemin.

J.-G. PROD'HOMME.

(A suivre).



Notes romantiques

—
LA

SOCIÉTÉ ROYALE DES BONNES-LETTRES (1821-1830)

J'avais souvent rencontré, en feuilletant les journaux littéraires de la Restauration, le nom de la *Société royale des Bonnes-Lettres*. M. Ed. Biré, dans son *Victor Hugo avant 1830*, consacre à cette Société quelques pages intéressantes, mais seulement par rapport à Victor Hugo ; et la curiosité du chercheur ne saurait en être satisfaite. Au jour le jour, et fiche par fiche, j'ai recueilli, sur cette sorte de cercle très différent de tous les *cénacles*, des renseignements assez complets, et qui peuvent, ce me semble, être utiles à tous les historiens du romantisme.

I

Les documents sont à la portée de tous ; il suffit de les avoir une fois trouvés et classés. C'est de l'imprimé, et du plus commun. — Il y a, d'abord, les *Annuaire de la Société des Bonnes-Lettres*, pour les années 1825 et 1826. Puis, les 32 volumes des *Annales de la littérature et des arts* (1821-1828), périodi-